

Jean Lorrain, *Lettres à Gustave Coquiot*, réunies, présentées et annotées par Éric Walbecq, Paris, Honoré Champion, 2007, 230 p.

Éditer, c'est bien ; bien éditer, c'est encore mieux. Et disons-le tout de suite, cette édition des lettres de Jean Lorrain (1805-1906) à son confrère et ami Gustave Coquiot (1865-1926), qui sort dans une collection par ailleurs honorablement reconnue, n'est hélas pas de celles qui pourront servir de référence.

La tâche, il est vrai, n'était pas mince, et l'exécuteur testamentaire de Lorrain lui-même, Georges « Normandy » – à l'état civil, Georges Segaut (1882-1946) – semble bien déjà s'y être cassé les dents. Pas moins de quatre volumes avaient par lui été envisagés, – cela, dès 1911 –, pour tenter de sauver l'ensemble de sa correspondance d'une prévisible dispersion et d'un fatal oubli. Or, qu'en a-t-il été ? Comme le relève ici fort honnêtement notre présentateur dans sa note liminaire sur l'établissement du texte, un premier volume parut en 1929, aux éditions de la Baudinière, mais pour être rapidement et assez mystérieusement envoyé au pilon le second volume ne dépassa pas le stade des épreuves – jamais publié, on ne le connaît qu'à travers la thèse que Pierre Léon Gauthier consacra à Jean Lorrain en 1935, lequel en fit naturellement sa pâture. Quant au troisième, il ne fut même pas composé il n'en reste qu'une copie, en double exemplaire est-il précisé, regroupant près de 300 lettres, dont ces quelque 130 lettres adressées à Gustave Coquiot. L'aventure éditoriale pour Georges Normandy en ce qui concerne la correspondance s'arrête là, avec juste en sus les *Lettres à (sa) mère*, publiées, on n'ose même pas dire « par ses soins », aux éditions Excelsior en 1926. Car la question qui jaillit de ce travail manifestement peu scrupuleux et non abouti est : où sont donc passés les originaux qui permettraient aujourd'hui une relecture salutaire ? Hors fouiner à Drouot, l'obstacle est sinon impossible, difficile à franchir, et Éric Walbecq a dû, là, rendre les armes et se contenter des retranscriptions, disons au moins « approximatives », de Georges Normandy.

L'intérêt maintenant de ces, donc, 130 et quelque lettres, écrites de 1899 à presque la fin de sa vie, 1905, n'est pas contestable. On découvre, dans cette correspondance privée, un Jean Lorrain, on ne peut tout de même pas dire sans fard, mais disons, qui n'a pas trop à contrôler sa plume – à supposer encore qu'il la contrôlât vraiment dans ses articles envoyés à la presse... –, qui n'a en tout cas pas à craindre par ce canal quelque duel. On y retrouve l'observateur critique, et bien caustique de la société fin-de-siècle, voire fin-de-sexe selon la judicieuse expression utilisée par Phillip Winn dans son

ouvrage consacré aux *Sexualités décadentes chez Jean Lorrain* (Amsterdam, Rodopi, 1997), – qui se livre même à quelques dérapages antisémites, bien de l'époque dira-t-on... On y découvre un nouveau Jean Lorrain qui, las des salons parisiens, s'en va chercher ailleurs, si possible au soleil, où guérir ses maux – sur lesquels il reste d'ailleurs assez pudique –, où poursuivre ses aventures amoureuses, aux moindres risques. C'est ainsi en 1904, qu'après la Corse, il gagnera l'Italie, qui lui fera faire la connaissance, – à Venise, à Florence –, de son architecture et de ses musées, mais aussi, – à Milan, à Verone –, des dangers du tourisme dans un pays en proie aux premières révoltes sociales (la peste, ces « scioperi » – grèves, on ne trouve même plus un « facchino » – porteur !). Voilà déjà pour l'atmosphère.

Ce que l'on découvre surtout, c'est, à travers l'étonnante personnalité de son destinataire, – que l'on connaît heureusement par ses nombreux écrits (ses « reportages » parisiens, son travail de critique d'art), à travers un pan de sa vie privée (il sera l'époux de la « femme-canon », Mauricia de Thiers, dont Alain Woodrow a dressé la précieuse biographie – *La femme bilboquet*, Paris, Éditions du Félin, 1993), mais qui nous restera ici masquée, – aucune lettre directe de Gustave Coquiot à Jean Lorrain ne semblant avoir pu être retrouvée –, ce que l'on découvre donc, c'est le laboratoire, la « cuisine » de Lorrain, pour laquelle Gustave Coquiot a manifestement œuvré plus que comme simple second couteau. C'est grâce à Gustave Coquiot que Lorrain, éloigné donc de la vie parisienne, va pouvoir poursuivre ses fameux « pall-mall » (inspirés, rappelons-le puisque ça n'est pas ici rappelé, de la *Pall-Mall Gazette* lancée à Londres en 1865), et se lancer dans l'aventure théâtrale, et pas seulement au Grand-Guignol. L'inventaire de ses pièces, revues, opéras, pourtant souvent évoqués, n'étant pas ici fait – sans doute réalisé par Sophie Lucet dans sa thèse sur *Le « Théâtre en liberté » des symbolistes* (Paris-IV, 1997), que l'on a bien notifiée, mais que l'on n'a pas ici jugé utile de reprendre –, l'éclairage s'en trouve un peu faussé. Et c'est ici que le bât commence à blesser...

Car nous voilà réellement privés du plaisir de la lecture. Nous ne saurions, dans l'espace de cet article, nous lancer dans une liste des *errata*. Disons pour résumer, force nous est de constater que le texte, sans doute mal établi, a en tout cas été bien mal réétabli les lettres sont pour certaines manifestement mal datées (le simple cachet de la poste ou un calendrier perpétuel suffisaient à corriger) et sont même parfois présentées dans le désordre quant aux notes, elles restent souvent peu éclairantes quand elles ne sont pas franchement défailtantes. Nous ne saurions vous offrir ici qu'un maigre florilège, mais, comme on dit, « significatif ». On écorche les

noms propres : voilà Georges Boudaille (p. 16), co-auteur avec Pierre Daix du *Catalogue raisonné de l'œuvre peint de Picasso*, transformé en « Bordailli » – comprenez qui pourra voilà le compositeur italien d'un « Pio Jesu », donné à la messe d'enterrement de Lorrain, Alessandro Stradella (p. 220), devenu « Siradella », et voilà deux assistants aux obsèques, Lacaze suivi de Duthurs (page 221), qui ne sont en réalité qu'un seul homme, Gérard de Lacaze-Duthiers... Ne peuvent que frapper d'évidents pataquès, tel ce « Appenzel de carton pâle » pour « Appenzell de carton-pâte » (p. 75), ou ces « crasses » qui sont maintenant devenues des « caresses » (si, si : « J'en oublie les mille et une caresses [*sic* sans transit...] qu'ils me font au *Journal* » ! p. 132). Les langues étrangères ne semblent pas non plus son fort, qui déclare « ne pas trouver d'explication pour « les *Prigs* ou mieux les *Pigs* » (p. 72 n. 114), lors qu'un simple dictionnaire *english* vous permet de traduire par « les fats ou mieux les porcs », ou qui retranscrit en italien, sans sourciller (p. 210), « *Camerra del Lavorre* » pour *Camera del Lavoro* et « *barsaglieri* » pour *bersaglieri*... Nous venons de déplorer l'absence d'un Index des spectacles conçus par Jean Lorrain, à quoi il faudrait ajouter l'absence d'un Index des spectacles auxquels il a assisté (et qui aurait eu l'avantage de regrouper des notes, d'ailleurs souvent sans suffisante précision) mais si l'on se risque dans l'Index des personnes, lui, apparemment réalisé, c'est le vertige. Sont manifestement passés « à la trappe », qui n'est pas du souffleur, un bon tiers des personnes ou personnalités pourtant clairement énoncées. Victimes au premier titre les actrices – quoique les acteurs ne soient pas toujours mieux traités –, mais aussi les peintres, illustrateurs, affichistes, décorateurs les compositeurs, dans la même charrette ! Il ne s'agissait pas d'une correspondance, on l'aura compris, purement « littéraire » alors, en ce cas, on cherche à s'entourer...

Jean-Paul Morel